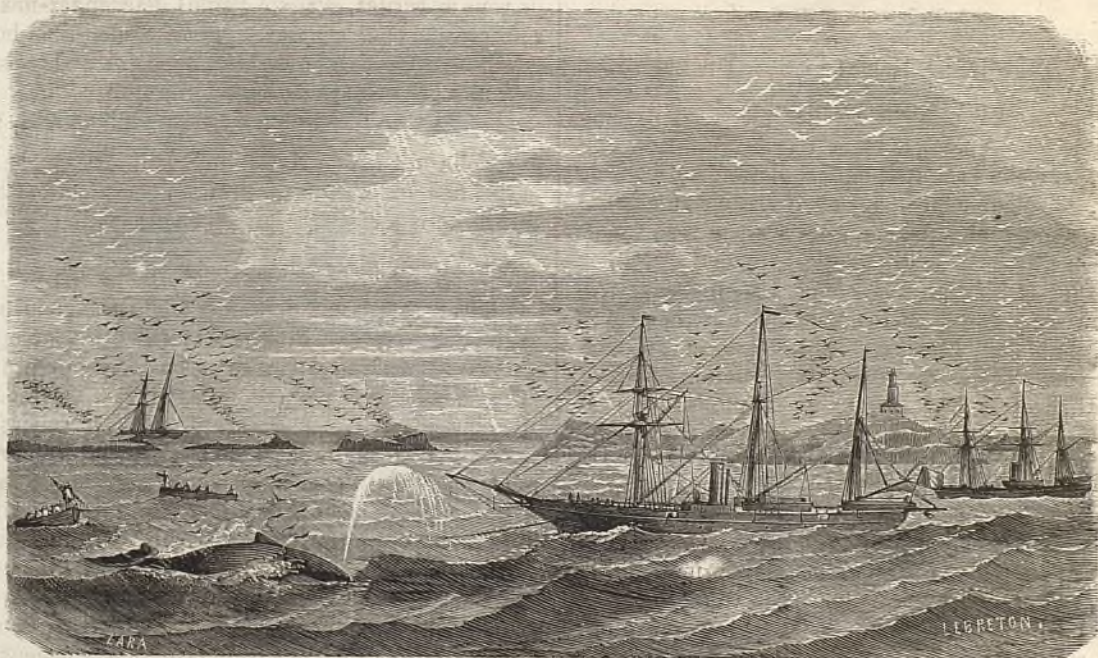


# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Les Abrolhos.

## SOMMAIRE.

VARIÉTÉS : Les Abrolhos. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (*suite*); Les bouquets. — RÉCITS HISTORIQUES : Le côté d'Ivoire; Charlemagne selon l'histoire et selon la légende.

## VARIÉTÉS.

## LES ABROLHOS.

En face des côtes du Brésil, entre Rio-Janeiro et Bahia, non loin de la petite ville de Porto-Seguro, apparaît un petit archipel formé d'îlots inhabités et inhabitables, qu'on appelle *les Abrolhos*.

Ce mot signifie en langue portugaise des *écueils*; et, en effet, ce sont des écueils dangereux. Aussi, pour prévenir les naufrages qui étaient autrefois très-communs la nuit dans ces parages, le gouvernement brésilien a construit un phare sur la plus élevée de ces îles : ce phare est représenté dans la gravure ci-jointe; il est tout en fer; les hommes qui le gardent et qui ont soin de le tenir allumé pendant la nuit, sont les seuls habitants de ce triste lieu.

L'espace qui s'étend entre la terre ferme et les îles

est appelé la *rade des Abrolhos*; il y a deux mouillages assez bons. Les grandes baleines viennent s'abriter dans ces parages quand il fait mauvais temps; on aperçoit, à gauche de la gravure, une baleine énorme, deux baleinières ou barques montées par des hommes qui viennent la harponner, et, un peu plus loin, les voiles d'une goëlette américaine.

La frégate qui occupe le milieu de la gravure, c'est le *D'Entrecasteaux*, bâtiment de la marine française sur lequel se trouvait l'officier qui a donné les éléments de ce dessin; non loin de ce navire, à droite, est une canonnière brésilienne.

Les côtes de tous ces îlots, vers lesquels on voit que des myriades d'oiseaux se précipitent, sont roides et escarpées; il n'y a point de plage. Les petits canots peuvent y aborder cependant, mais ce n'est qu'avec des difficultés et des dangers extrêmes; car à la pointe de chaque îlot est un récif découvert qui s'étend assez loin, et, en outre, tout autour, sont des bas-fonds et des brisants.

Un officier du *D'Entrecasteaux*, muni d'un théodolite, instrument qui sert à mesurer les hauteurs et les distances, accompagné d'un de ses camarades, a visité



ces îlots. Ils n'y ont trouvé, en fait d'êtres animés, que des lézards et des rats qui y fourmillent, et une innombrable quantité d'oiseaux de mer qui viennent y faire leurs nids.

« Lorsque nous y débarquâmes, dit cet officier, nous marchions sur une véritable couche d'œufs de toutes les couleurs et de toutes les dimensions.

« Ces innombrables oiseaux, qui nous prenaient sans doute pour des bêtes inoffensives comme eux, ne se dérangeaient nullement sur notre passage; il fallait les écarter à coup de pied.

« Ces œufs sont bons à manger. »

L'artiste qui a dessiné les *Abrolhos* les a vues d'un peu loin étant dans un canot, et s'est aidé des indications fournies par l'officier qui en a visité l'intérieur et en a calculé les dimensions. X.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### FRANÇOIS LE BOSSU.

Peu de jours après, il reçut une lettre furieuse de son Esther; elle le traitait de mal élevé, de brutal, de goujat, de voleur même pour avoir accepté et emporté les cinq cents francs que son mari avait eu la sottise de lui donner.

« Ze les ai bien gagnés, se dit Paolo en riant; et quant à ses injures, ze m'en moque et ze m'en bats l'œil et le mollet. Mais ze vais la défourosier. Ze vais lui dire des soses.... des soses, qui lui feront ouvrir sa grande bouce comme une bouce de crocodile. »

Et se mettant à sa table, il écrivit :

« O signora! ô bella! ô adorabilé! Comment est-il possible qu'Assouérous reste comme oune homme de carton devant la belle Esther! Z'ai fait tomber sur votre cevelure admirable, vos ceyeux éparpillés, mon sceptre de bois; z'ai donné une calotte sans le vouloir, ze vous zure, signora bella. Et pous, la douleur de votre douleur a si rempli de douleur ma cétive personne, que moi, Paolo, roi Assouérousse, ze me suis sauvé et z'ai couru comme un dératé jusqu'à la dilizence du chemin de fer. Pardonnez, signora de mon cœur, signora de mon âme, et recevez encore votre humble, soumis et éternel esclave,

« PAOLO PÉROUNI. »

Il faut que ze montre à M. de Nancé; c'est zoliment zoli ce que z'ai écrit.

« Monsieur de Nancé, signor, venez, ze vous prie, lire ma réponse, dit Paolo en entrant chez M. de Nancé. Vous me direz si ce n'est pas sarmant. Voici la lettre, voilà la réponse. »

M. de Nancé sourit à la lecture du style de Mme des Ormes, et éclata de rire en lisant la réponse de Paolo. Celui-ci, enchanté de l'effet qu'il avait produit, attendait, en ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles, que M. de Nancé témoignât tout haut son admiration.

M. DE NANCÉ, lui rendant les lettres. Mon cher Paolo, votre lettre est dans son genre aussi ridicule que celle de Mme des Ormes. Elle vous injurie comme un Auvergnat, et vous lui répondez par une moquerie par trop évidente.

PAOLO. Cer monsieur de Nancé, ze ne souis pas bête, quoique z'aie l'air d'un imbécile; c'est comme ça qu'il

faut faire avec cette signora absurdisima. Elle croit qu'elle est superbe, ze lui dis qu'elle est superbe; elle croit que ze l'adore, ze lui dis que ze l'adore. Voilà la signora ensantée; ze souis peut-être le seul qui dise comme elle; alors, elle pardonne et ne me sasse pas quand ze viens donner des leçons à ma Christinetta. Voilà pourquoi ze écrit comme un imbécile.

M. DE NANCÉ. Nous verrons si vous avez deviné juste, mon cher Paolo; je le désire pour vous. »

Deux jours après, Paolo entra triomphant chez M. de Nancé, et lui présenta une lettre.

« Prenez, signor, lisez, voyez si Paolo est oune bête! »

M. de Nancé déploya le papier et lut :

« Mon bon et cher Paolo, votre charmante lettre m'a touchée et m'a bien fait regretter les injures que je vous ai écrites. Pauvre Paolo! Pardonnez-moi; je vous accepte pour esclave et je vous traiterai en bonne maîtresse. Adieu, mon esclave. Je m'amuse beaucoup, je donne des bals; je danse toute la nuit.

« CAROLINE DES ORMES. »

« Folle! dit M. de Nancé en levant les épaules. Que je suis heureux d'avoir pu tirer ma chère petite Christine de cette maison de folie et de dissipation! »

Christine est bonne, Maurice est exigeant.

L'hiver se passait doucement et agréablement au château de Nancé. François et Christine accompagnaient M. de Nancé dans ses promenades de propriétaire, aidèrent à la plantation des arbres, au tracé des chemins, etc. Elles étaient précédées et suivies des leçons de Paolo et de M. de Nancé. François sacrifiait quelquefois une promenade pour aller voir le pauvre Maurice toujours si heureux de ces visites; Maurice questionnait beaucoup François, lui demandait souvent des conseils et en profitait au point d'avoir amené un changement complet dans son caractère. Il devenait bon, doux, humble, raisonnable. Adolphe, tout en reconnaissant ce changement favorable, s'éloignait de plus en plus de son frère et détestait François chaque jour davantage. Maurice sortait depuis quelque temps, mais il ne s'était encore fait voir à personne. Un jour il demanda à François si M. de Nancé voudrait bien lui permettre d'aller le voir au château. François l'assura que M. de Nancé serait charmé de le recevoir ainsi que Christine.

MAURICE. Christine? Je croyais Mme des Ormes partie depuis longtemps.

FRANÇOIS. Oui, il y a trois mois qu'elle est partie, mais elle nous a laissé Christine et Isabelle.

MAURICE. Christine est avec toi! Comme tu es heureux d'avoir une si bonne et si gentille petite fille!

FRANÇOIS. Oui, tu dis vrai! Très-heureux! Si tu la connaissais mieux, tu verrais comme elle est bonne, dévouée, aimable, gaie, charmante! Et comme elle nous aime, papa et moi! Elle nous dit tout en riant, des choses si aimables, si affectueuses que nous en sommes attendris, papa et moi.

MAURICE. Oh! oui! Je la connais bien.

FRANÇOIS. Je ne t'en parlais jamais parce que je croyais que tu ne l'aimais pas.

MAURICE. Je la détestais comme je te détestais quand j'étais méchant; mais à présent que je me souviens comme elle te défendait, comme elle t'aimait, je



l'aime moi-même beaucoup, et je voudrais qu'elle m'aimât. Quand pourrai-je venir chez toi?

FRANÇOIS. Veux-tu venir demain? Je préviendrai papa.

MAURICE. Très-bien; à revoir, demain à deux heures. »

Ils se séparèrent et François annonça la visite de Maurice. M. de Nancé en fut bien aise pour François qui formait là une nouvelle et agréable intimité.

Le lendemain, quand Maurice entra, embarrassé et honteux de sa ridicule apparence, François et Christine coururent à lui. Christine fut presque effrayée et repoussée au premier aspect, mais surmontant sa répugnance par un sentiment de bonté, elle s'approcha de Maurice et l'embrassa.

« Pauvre Maurice, dit-elle, je sais combien vous avez souffert; j'ai tout su par François.

MAURICE. Qui m'a pardonné comme vous me pardonnez, bonne Christine. Dieu m'a bien puni de mes méchantes moqueries à l'égard du bon François. Je risais de votre amitié pour lui, de votre généreuse défense contre mes ignobles attaques. A présent, je comprends le bonheur d'être aimé et défendu par un ami, et j'envie son heureux sort d'avoir une amie telle que vous.

CHRISTINE. Moi! je suis une pauvre petite amie qui dois tout à François et à M. de Nancé! sans eux je serais ignorante, sotte, méchante.

MAURICE. Ignorante, peut-être! Mais sotte et méchante, jamais.

— Bonjour, mon bon Maurice, dit M. de Nancé qui entra. Vous voilà bien mieux, mon ami; et votre courage se soutient; je sais par François combien vous êtes patient, résigné et.... amélioré pour tout dire.

MAURICE. C'est François qui m'a fait du bien par sa bonté, monsieur. Moi qui avais été si méchant pour lui, et lui....

M. DE NANCÉ. Ne parlons pas du passé, mon ami, et profitons du présent. Venez nous voir souvent; nous sommes très-heureux ici. Ma petite Christine est gaie comme un pinçon, douce comme une colombe et bavarde comme une pie; j'entends une pie bien élevée et raisonnable, ce qui la rend très-agréable et jamais incommode. »

Christine sourit et baisa la main de M. de Nancé. Maurice voulut lui prendre le bras, car il marchait péniblement avec ses jambes tortues; le premier mouvement de Christine fut de céder à sa répugnance et de reculer, mais rencontrant le regard peiné de François, elle se rapprocha et tendit son bras à Maurice.

MAURICE. Vous aimez peut-être mieux courir ou marcher en liberté, Christine?

CHRISTINE. Non, non, je vais vous aider à marcher; cela me fera plaisir. Appuyez-vous bien, Maurice, n'ayez pas peur; je peux vous soutenir.

MAURICE. Bonne Christine, serez-vous aussi mon amie comme vous l'êtes de François?

CHRISTINE. Comme de François, jamais. Je ferai ce que je pourrai pour vous, je vous aiderai, je vous amuserai, je vous rendrai des services. Mais pour François, c'est autre chose. Je ne peux aimer personne comme j'aime François et M. de Nancé. »

François était enchanté de cette déclaration si franche de Christine; Maurice redevenait triste; bientôt il se plaignit d'éprouver de la fatigue et on rentra; après

une demi-heure de conversation, il se leva, dit adieu à tout le monde et s'en alla. Christine courut à lui, lui offrit son bras; il l'accepta en souriant tristement.

« Christine, dit-il en la quittant, je suis bien malheureux, et je n'ai pas un ami.

CHRISTINE. Vous avez François. Et François vaut tous les amis du monde. Adieu, Maurice, à bientôt, j'espère. »

Christine rentra dans le salon. Elle s'approcha de M. de Nancé qui lisait dans un fauteuil, et lui passant un bras autour du cou :

« Mon père, dit-elle.

— Ah, ha! ceci annonce une confidence ou une confession, dit M. de Nancé en l'embrassant et en posant son livre. Voyons, de quoi s'agit-il, mon enfant?

— Mon père, répéta-t-elle tout bas, Maurice me répugne; je le déteste; je sais que c'est mal. Je voudrais ne pas le toucher et il veut que je lui donne le bras. Et j'ai été bien fautive, car je lui ai offert mon bras pour l'aider à s'en aller et je lui ai dit : « A bien-tôt, j'espère; » quand je voudrais ne le revoir jamais.

M. DE NANCÉ. Tu n'as pas été fautive, ma fille; tu as été bonne; tu as senti que ton aversion était injuste et tu as voulu la vaincre. Mais pourquoi le détestes-tu?

CHRISTINE, s'animant. C'est depuis qu'il m'a demandé de l'aimer comme j'aime François. En moi-même, j'étais furieuse. Lui! Maurice! que je connais à peine, l'aimer comme j'aime François, comme je vous aime, vous qui êtes si bons pour moi depuis quatre ans! François qui est mon frère, vous qui êtes mon père! Que j'aime un étranger comme vous! C'est abominable! Et pour cela, je ne peux plus le souffrir.

— Ma chère enfant, répondit M. de Nancé en l'embrassant à plusieurs reprises, tu as raison de nous aimer plus que les autres, car nous t'aimons de tout notre cœur, mais il ne faut pas que tu sois furieuse contre ceux qui te demandent de les aimer, et surtout contre un malheureux infirme, sans aucune affection au monde, car on m'a dit que depuis qu'il était difforme son frère même rougissait de lui. Tu vois, ma chère petite, que c'est une vraie charité d'être bonne pour lui.

CHRISTINE. Bonne, je veux bien, mon père, mais je ne peux pas et je ne veux pas l'aimer comme j'aime François et vous.

M. DE NANCÉ. Tu n'y es pas obligée, mon enfant, mais tu ne dois pas le détester. Je serais bien triste de te voir détester quelqu'un.

CHRISTINE. Vous! triste? Par ma faute? Oh! mon père! jamais je ne détesterai personne, pas même Maurice.

M. DE NANCÉ. C'est bien, mon enfant; je te remercie de ta promesse et de ta confiance.

CHRISTINE. Je serais bien fâchée de vous cacher quelque chose, mon cher bon père, surtout quand c'est du mal. »

François entra au moment où un dernier baiser de Christine terminait la conversation.

FRANÇOIS. Ce pauvre Maurice me fait pitié! Il est parti si triste, plus triste que je ne l'ai vu depuis longtemps.

CHRISTINE. Qu'est-ce qu'il a? Qu'est-ce qu'il veut?

FRANÇOIS. Comment ce qu'il a? Tu as bien vu comme il est tortu, bossu, défiguré?



CHRISTINE. Oui, j'ai vu; il est horrible, affreux.

FRANÇOIS. Eh bien! c'est ça qui l'attriste; il a bien vu que tu l'approchais avec répugnance, presque avec dégoût, dit-il.

CHRISTINE. C'est vrai, mais c'est sa faute.

FRANÇOIS. Comment sa faute? C'est sa chute pendant l'incendie qui l'a si terriblement défiguré.

CHRISTINE. Oui, mais écoute, François; avant, je ne l'aimais pas, parce qu'il était méchant pour toi. Le bon Dieu l'a puni; je l'ai plaint beaucoup et je lui ai pardonné quand il est devenu bon et qu'il t'a aimé. Aujourd'hui quand il est entré, il m'a fait pitié et j'étais disposée à lui porter un peu d'amitié; mais il m'a demandé de l'aimer comme je t'aime, et alors.... (Le



Il se mit à gambader au grand ébahissement de ses amis. (Page 150, col. 1.)

visage de Christine exprima une vive émotion) alors.... je l'ai.... je ne l'ai plus aimé du tout. C'est mal de sa part; cela prouve qu'il n'a pas de cœur, qu'il ne comprend pas la reconnaissance, la tendresse que j'ai pour toi et pour notre père; il ne comprend pas que je ne peux aimer personne comme je vous aime; que je ne suis heureuse qu'ici, avec vous, et que chez maman et partout, je serai malheureuse loin de vous. Et quand maman et papa reviendront, je serai désolée. »

Christine fondit en larmes; François la consola de son mieux, ainsi que M. de Nancé qui lui dit qu'elle était une petite folle, que ses parents ne songaient pas encore à revenir, que personne ne l'obligeait à aimer Maurice; qu'elle ne lui devait que de la compassion et de la bonté. Christine essuya ses yeux, avoua qu'elle avait été un peu sotte et promit de ne plus recommencer.

« Seulement, je te demande, François, de ne pas me laisser trop souvent pour Maurice et de ne pas l'aimer autant que tu m'aimes.

— Sois tranquille, Christine; tu seras toujours celle que j'aimerai par-dessus tout, excepté papa. »

Surprise désagréable qui ne gâte rien.

Les beaux jours du printemps arrivèrent et ren-

dirent la campagne encore plus agréable aux habitants du château de Nancé; Paolo était devenu l'homme indispensable. Dévoué, affectionné comme un chien fidèle, il était toujours prêt à tout ce qu'on lui demandait; pour M. de Nancé, c'étaient les affaires, les comptes, l'arrangement de la bibliothèque, les courses lointaines et autres travaux qu'il accomplissait avec un

zèle, un empressement que rien n'arrêtait. Pour les enfants, c'étaient des commissions, des raccommodages, des inventions de jeux, des leçons de menuiserie, de gymnastique, des établissements de cabanes, de berceaux de feuillage, et mille autres inventions qui naissaient dans le cerveau fertile de ce Paolo, bizarre, ridicule, mais aimant et dévoué. M. de Nancé lui avait demandé de venir demeurer chez lui, l'éducation de François et de Christine exigeant beaucoup de temps et de surveillance. Il lui

donnait cent francs par mois pour les deux enfants; M. et Mme des Ormes semblaient avoir oublié l'existence de leur fille; excepté une lettre que M. des Ormes écrivait à Christine, à peu près tous les mois, elle n'entendait jamais parler de ses parents. Mme des Ormes ne s'était pas informée une seule fois de ses besoins de toilette ou de livres, de musique, de tout ce qui compose l'éducation d'un enfant. Christine ne



Comme tu es grandie! (Page 149, col. 2.)



songeait pas encore à ces détails, mais elle avait un sentiment vague et pénible de l'abandon de ses parents, et un sentiment tendre et reconnaissant de ce que M. de Nancé faisait pour son éducation, pour son amélioration; elle éprouvait aussi une grande reconnaissance des soins que donnait Paolo à son instruction; elle l'aimait très-sincèrement; lui, de son côté, admirait son intelligence, sa facilité à retenir et à comprendre; elle venait d'avoir dix ans; elle avait commencé son éducation à huit ans, et en piano, italien, histoire, géographie, dessin, elle était avancée comme l'est une bonne élève de dix à onze ans; elle avait donc regagné tout le temps perdu. Isabelle aussi lui inspirait une affection pleine de respect et de soumission. Isabelle ne cessait de remercier son cher François de l'avoir décidée à se charger de Christine.

« Quelle heureuse position tu m'as faite, mon cher François, entre toi et Christine! chez ton excellent père, rien ne manque à mon bonheur. Puisse-t-il durer toujours. »

Il dura jusqu'à l'été. Un jour de juillet, que les enfants, aidés de M. de Nancé et de Paolo, construisaient un berceau de branchages au pied duquel ils plantaient des plantes grimpantes, une femme apparut au milieu d'eux; c'était Mme des Ormes. Ils restèrent tous immobiles de surprise; rien n'avait fait pressentir sa visite.

MME DES ORMES. Eh bien, monsieur de Nancé; eh bien, mon cher esclave Paolo; eh bien, Christine, vous ne me dites rien? »

M. de Nancé salua froidement et sans mot dire. Paolo salua gauchement et devint rouge comme une pivoine. Christine alla embrasser sa mère, mais Mme des Ormes arrêta une démonstration dangereuse pour son col garni de dentelles et pour sa coiffure emmêlée de fausses nattes et de faux bandeaux; elle lui saisit les mains, lui donna un baiser sur le front et la regardant avec surprise

« Comme tu es grandie! Je suis honteuse d'avoir une fille si grande! Tu as l'air d'avoir dix ans!

CHRISTINE. Et je les ai, maman, depuis huit jours.

MME DES ORMES. Quelle folie! Toi, dix ans? Tu en as huit à peine!

CHRISTINE. Je suis sûre que j'ai dix ans, maman.

MME DES ORMES. Est-ce que tu peux savoir ton âge mieux que moi? Je te dis que tu as huit ans, et je te défends de dire le contraire. Puisque j'ai à peine vingt-trois ans, tu ne peux pas avoir plus de huit ans. »

Personne ne répondit; elle mentait et se rajeunissait de dix ans, car elle s'était mariée à vingt-deux ans et Christine était née un an après son mariage.

« Monsieur de Nancé, continua-t-elle, je vous remercie d'avoir gardé Christine si longtemps; elle a dû bien vous ennuyer.

M. DE NANCÉ. Au contraire, madame, elle nous a fait passer un hiver et un printemps fort agréables.

MME DES ORMES. En vérité! Mais.... alors.... si vous vouliez la garder jusqu'au retour de mon mari? J'ai tant à faire, tant à arranger dans ce château! J'ai tout justement besoin de l'appartement de Christine,

car j'attends beaucoup de monde. Je serais obligée de la mettre dans les mansardes et la pauvre petite serait très-mal. Et puis elle s'ennuierait à mourir; car je ne peux la laisser descendre au salon quand j'ai quelqu'un! Elle est trop grande pour.... pour perdre son temps. Vous me la rendez quand je serai seule.

M. DE NANCÉ. Donnez-la-moi, madame, quand vous voudrez, et le plus que vous pourrez; mon fils et moi nous sommes heureux de l'avoir.

MME DES ORMES. Votre fils? Ah! oui! c'est vrai! C'est ce joli petit là-bas. A la bonne heure! Il ne grandit pas comme une perche, lui! il ne vous fait pas vieux par sa taille. Adieu, cher monsieur! Paolo, venez avec moi; j'ai

besoin de vous. Adieu, Christine. »

Mme des Ormes fit quelques pas, puis revint.

« A propos, Christine! Tu n'as pas besoin de venir



C'était Mme des Ormes. (Page 149, col. 1.)



Elle s'ennuierait à mourir. (Page 149, col. 2.)



me voir chez moi. Ne la laissez pas venir, cher monsieur de Nancé. Je viendrai la voir chez vous.... Adieu.... Eh bien! où est Paolo?... Paolo!... mon pauvre Paolo!... Il sera parti en avant dans son empressement de me voir. »

Et Mme des Ormes hâta le pas pour rentrer et retrouver Paolo auquel elle voulait faire exécuter différents travaux dans ses appartements.

M. de Nancé fut quelques minutes avant de revenir de son étonnement. Cette mère retrouvant sa fille sans aucune joie, aucune émotion, après une séparation de huit mois! ne s'occupant que de la taille et de l'âge de sa fille qu'elle veut cacher pour se rajeunir elle-même! C'était plus révoltant encore que l'indifférence passée; et la tendresse de M. de Nancé pour Christine se révoltait d'un accueil aussi froid.

François et Christine n'étaient pas encore revenus de leur frayeur d'être séparés, et de leur stupéfaction de se sentir réunis pour longtemps.

CHRISTINE. Oh! François, François! quel bonheur que j'aie tant grandi! Je vais tâcher de beaucoup manger pour grandir plus encore et pour rester ici avec toi. »

Christine et François sautaient et battaient des mains dans leur joie; M. de Nancé rit de bon cœur de la résolution de Christine. Chacun avait compris son bonheur et se livrait à une gaieté bruyante et à des plaisanteries réjouissantes, lorsque Paolo parut, l'air encore effrayé et regardant de tous côtés si la tête de Méduse avait réellement disparu. Se voyant *en famille*, comme il disait, il se mit aussi à battre des mains, à gambader, à rire tout haut, au grand ébahissement de ses amis; François et Christine joignirent leur gaieté à la sienne; M. de Nancé riait en les regardant.

« Ze me souis cacé derrière le gros arbre! Z'avais oune peur terrible que la signora ne m'aperçût et ne me tirât de ma cacette. Quelle signora terribila! Aïe! ze crois que ze l'entends. »

Et Paolo se précipita derrière son arbre. C'était une fausse alerte; personne ne parut.

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

### LES BOUQUETS.

Le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin, pour aller cueillir les premières fleurs du printemps. Ils avaient tous deux à la main leur déjeuner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme, tenant entre ses bras un petit garçon qui paraissait mourir de faim.

« Ah! mon jeune monsieur, dit-elle à Gaspard qui marchait le premier, donnez, de grâce, à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

— Oh! j'ai bien faim moi-même, » répondit Gaspard. Et il continua sa route en croquant son déjeuner.

Que fit Eugène? Il avait aussi bon appétit que son camarade; mais, en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna presque tout son pain, et il reçut en échange, de la mère, mille et mille bénédictions, qui émuèrent délicieusement son cœur.

Ce n'est pas tout; le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venait de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie, et lui aida à cueillir des fleurs dont l'odeur suave le délassait de sa fatigue.

Eugène rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvait se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avait qu'un si petit, qu'il eut honte de le montrer, et qu'il le jeta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Eugène et Gaspard sortirent le lendemain avec la même intention. Cette fois-là, un autre enfant fut de la partie. C'était le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'aperçut qu'il avait perdu son couteau, et il pria ses amis de l'aider à le chercher.

Gaspard répondit :

« Je n'ai pas le temps. »

Et il continua de courir. Eugène, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger son ami. Il marchait çà et là courbé vers la terre; et, tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe, il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchait, et ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avait aidé lorsqu'il était en peine, et il n'en donna aucune à celui qui avait refusé durement de le secourir. Eugène eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retournait-il chez lui fort satisfait, et Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyait être plus heureux le troisième jour. Il marchait d'un air insolent, défiant Eugène. Mais à peine étaient-ils entrés dans la prairie, que voici le petit garçon à qui Eugène avait donné son pain, qui vient à sa rencontre et lui présente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avait cueillies, toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes; mais le moyen d'en trouver? le petit garçon s'était levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux jours précédents.

Comme ils s'en retournaient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin.

« Mon cher ami, dit-il à Eugène, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service; et j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrais être toujours à ton côté.

« Mon papa t'aime beaucoup aussi; il m'a dit de t'aller chercher; il nous dira de jolis contes, et il jouera lui-même avec nous.

« Viens, suis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfants qui nous attendent, et nous chercherons tous ensemble à te bien divertir. »

Eugène, transporté de joie, prit la main de son ami et le suivit dans son jardin. Et Gaspard?... il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui : on ne l'avait pas invité.

Il apprit par là ce qu'on gagne à être officieux et secourable avec les autres. Il ne tarda guère à se corriger; il serait devenu aussi aimable qu'Eugène, si celui-ci n'avait pas toujours mis plus de grâce dans sa manière d'obliger, par l'habitude qu'il en avait prise dès sa plus tendre enfance.

X.

### RÉCITS HISTORIQUES.

#### LA CÔTE D'IVOIRE.

Sous le règne de Louis XIV, des navigateurs français ayant abordé sur la côte d'Ivoire, en Guinée, alors



très-peu connue, y furent reçus avec bonté par le souverain d'un petit pays appelé Issini; et un des fruits de leur voyage fut d'amener à Paris une espèce d'aventurier, qui, sous le nom et la qualité du prince Aniaba, vint en imposer à la cour de Louis XIV.

Ce prétendu prince était un jeune nègre qui se donnait pour le fils et l'héritier présomptif du roi d'Issini. Il avait été conduit en France par un capitaine de vaisseau qui s'était proposé de le prendre pour son valet; mais il lui fut ensuite enlevé par quelques intrigants qui trouvèrent avantage à le faire passer pour un prince. Il fut baptisé à Paris par l'illustre Bossuet; le roi voulut être son parrain, et il gagna si bien l'affection de toute la cour, que Sa Majesté lui fit donner une éducation convenable à son rang prétendu.

Le roi d'Issini étant mort, on jugea à propos de renvoyer le prétendu prince en Guinée, avec deux vaisseaux de guerre sous la conduite du chevalier d'Amou: mais, en y débarquant, le jeune garçon fut reconnu comme étant l'esclave d'un habitant du pays, au service duquel il rentra aussitôt après son arrivée. On voit que, malgré la stupidité qu'on attribue aux nègres, et la pénétration qu'on nous suppose, ils ont encore quelquefois assez d'esprit pour nous duper.

Le chevalier d'Amou obtint du souverain d'Issini un emplacement pour y bâtir un fort; et le monarque lui accorda en même temps une audience solennelle dans Assoko, sa capitale. Le chevalier et ses gens y furent conduits au son d'une musique militaire, et traversèrent trois cours entre une double haie de soldats armés de sabres et de mousquets. Arrivés près du trône, les Français se placèrent comme ils purent, et restèrent assis à terre ou sur des bancs pendant une heure, sans prononcer une parole; les trompettes et les tambours faisaient un bruit qui n'aurait pas permis de s'entendre. La salle d'audience avait l'air d'une grange; elle était bâtie de roseaux et couverte de feuilles. On n'y voyait ni ornements, ni meubles, ni même de plancher, car le fond était de sable. Un simple châlit formait le trône, posé sur des tréteaux, que cachaient quelques peaux de tigres. Toute cette côte n'offre pas plus de magnificence; partout ce sont des villes qui ne valent pas nos villages, des maisons construites de roseaux, des vaisseaux composés d'un tronc d'arbre, un peuple qui vit sans soins, marche sans habits, parle sans règles, fait le commerce sans écritures; qui loge, ou dans l'eau comme les poissons, ou sur les arbres comme les écureuils, ou dans des trous comme les vers, aussi nu et presque aussi stupide qu'eux.

Le roi d'Issini, les pieds pendants, la pipe à la bouche, était assis sur ses tréteaux, ayant à ses côtés deux femmes qui portaient chacune un sabre nu sur l'épaule. Un mauvais chiffon leur couvrait le milieu du corps; et leurs cheveux, ainsi que la barbe du monarque, étaient entrelacés de paillettes d'or. La musique ne cessa que lorsque le prince noir eut achevé de fumer sa pipe; et il demanda alors aux Français ce qui les amenait dans son royaume.

« Nous venons sur cette côte, répondit le chevalier, pour établir le commerce avec vos peuples et pour vous rendre nos hommages. »

Ces dernières paroles flattèrent le monarque; et, dès ce jour, les Français trouvèrent toutes les facilités désirables pour élever une forteresse dont ils avaient tracé le plan. Elle fut construite en peu de jours; mais les

Hollandais, sentant que cet établissement nuirait à leur commerce, l'attaquèrent avec quatre vaisseaux, et sans le secours des nègres, qui les obligèrent de se retirer, ils s'en seraient emparés à force ouverte. La garnison de ce fort souffrit beaucoup pendant plusieurs années, parce qu'elle ne recevait aucune provision d'Europe. Louis XIV, touché de sa situation, la fit revenir en France, au grand regret des peuples d'Issini, qui ont toujours paru très-attachés à notre nation. P.

#### CHARLEMAGNE SELON L'HISTOIRE ET SELON LA LÉGENDE.

Charlemagne était roi de France et empereur d'Occident. Il vivait dans un temps d'ignorance, et il aimait l'étude avec passion; il fit tout ce qu'il put pour éclairer ses peuples.

Il donna à l'instruction de la jeunesse les plus grands soins. Il se plaisait à visiter les écoles où l'on instruisait les fils des seigneurs de sa cour; il s'informait de leurs progrès, les interrogeait lui-même et leur disait :

« Tâchez de devenir aussi distingués par l'instruction et par la vertu que vous l'êtes par le rang qu'occupent vos parents; et vous pouvez compter sur ma faveur. Autrement, vous n'obtiendrez jamais rien de moi. »

Charlemagne était profondément pieux et plein d'un zèle ardent pour les progrès de la religion. Il était juste, et, lorsqu'il le fallait, il savait pousser la sévérité jusqu'à la rigueur; mais c'était pour lui une douce jouissance que de pardonner et de se montrer clément.

Il fut un général habile, un intrépide guerrier, un conquérant toujours heureux. Il soumit l'Italie, l'Allemagne et une partie de l'Espagne. Quand il mourut, il fut regretté des peuples qu'il avait vaincus et conquis, autant que des Français.

Il sut maintenir l'ordre dans son vaste empire par la force de sa volonté et par la grandeur de son génie. Infatigable dans le travail, il voulait tout voir par ses yeux, et parcourait sans cesse les provinces pour connaître leurs besoins et pour s'assurer si la justice y était exactement rendue.

Il était modéré et plein de douceur; il avait des manières simples. Il était à la fois très-magnifique et très-économe.

Sous son règne, la France acquit un degré de prospérité et de gloire qu'elle n'avait pas connu jusqu'alors.

Tel fut Charlemagne, un des plus illustres chefs de l'empire français. C'est ainsi que l'histoire le représente. Mais, pendant le moyen âge, on a fait sur lui une foule de récits fabuleux et étranges.

Ce Charlemagne des légendes et des romans est bien différent de celui que l'histoire nous a fait connaître.

On lui a attribué une foule d'aventures de toute sorte, dont quelques-unes sont assez peu glorieuses.

Ainsi, dans la gravure ci-jointe, et où l'artiste s'est amusé à reproduire quelques-uns de ces faits imaginaires, on le voit, ici attablé et buvant dans un verre énorme; là, voulant vider une coupe pleine de vin, qui, par l'effet d'un sortilège malicieux, s'est tarie dès qu'il l'a portée à ses lèvres; là, niaisement endormi au pied d'un arbre, tandis que ses ennemis s'approchent et vont le faire prisonnier. L. D'A.





Charlemagne selon la légende.  
Ayuntamiento de Madrid